WINDY PRODUCTION
présente

GILLES-ALANE NGALAMOU HIPPOCRATE
CÉLINE SALLETTE
DALI BENSSALAH
FAZAL BACAR-MOILIM

TROPIQUE de la VIOLENCE

UN FILM DE MANUEL SCHAPIRA

LE 23 MARS AU CINÉMA

DISTRIBUTION
TANDEM™
98 rue du Faubourg Poissonnière
75010 Paris
bonjour@tandemfilms.fr
www.tandemfilms.fr

• Durée : 1h32 •

RELATIONS PRESSE
H.ELEGANT
Hassan Guerrar & Julie Braun
64 rue de Rochechouart 75009 Paris
01 40 34 22 95
julie@helegant.fr

SYNOPSIS

Mayotte, territoire oublié de la République. À la mort de sa mère, le jeune Moïse rejoint un bidonville peuplé de mineurs entièrement livrés à eux-mêmes. Il y fait la rencontre de Bruce, chef de clan tyrannique et imprévisible. Sur cette île en train de s'embraser, le destin de Moïse bascule.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR MANUEL SCHAPIRA

Pourquoi avez-vous fait le choix d'adapter *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah ?

Ce roman très intense à la fois beau et dur se déroule à Mayotte, le département français le plus pauvre de France, dont on n'entend jamais parler. C'est Delphine de Vigan, avec qui j'ai écrit le scénario, qui m'a fait découvrir ce livre. J'ai immédiatement été captivé par ces histoires de bandes de jeunes livrés à eux-mêmes sur cette île du bout du monde. Ça ressemblait à ce qui se passe dans le film *La cité de dieu* mais en France ! Un territoire qui semblait irréel et pourtant...

En tant que cinéaste, j'essaie de raconter l'absurdité du monde dans lequel la violence surgit d'un seul coup, et cette île française incarne ces problématiques, que j'ai voulu retranscrire dans mon premier film.

Comment s'est déroulé le travail d'adaptation ?
Nous souhaitions dès le début respecter la tonalité sombre du roman, tout en s'écartant du côté très introspectif, impossible à mettre en image. Moïse est devenu central dans le récit : je voulais qu'on suive notre personnage, propulsé au plus près de cette jeunesse mahoraise qui lutte tous les jours pour survivre. Moïse est une sorte d'Oliver Twist qui découvre un monde violent dans la France contemporaine du XXIe siècle.
Une fois la première version du scénario écrite, nous sommes allés sur l'île pour confronter notre récit avec la réalité. Le choc a été tellement brutal que nous avons dû nous retenir pour ne pas se laisser submerger par toutes ces histoires auxquelles nous assistions, pour ne pas oublier celle que nous voulions raconter initialement.

C'est-à-dire ?
Lors de notre premier trajet à Mayotte, entre l'aéroport et la ville, ma productrice Carole Lambert et moi étions sidérés de voir au bord de la route des enfants, en haillons, certains avec le regard vitreux. Ce regard, on nous l'expliquera plus tard, est dû à la « chimique », une sorte de cannabis de synthèse très fort et très dangereux.
Mayotte n'est clairement pas au centre de l'actualité médiatique française, alors que la violence et la

précarité gangrènent l'île. Ce territoire oublié de la République, nous voulions le raconter grâce à la fiction, montrer une certaine forme de réalité qui est souvent inimaginable pour les métropolitains, alors que Mayotte, c'est la France.

Avez-vous rencontré des obstacles sur place ?
On nous a dit que ce serait impossible de tourner sur l'île. Trop compliqué, trop cher, trop dangereux.
Une partie de la population s'opposait fermement au tournage, car certains habitants pensent que *Tropique de la violence* donne une mauvaise image de l'île, tout en regrettant que l'île soit si peu représentée.
Mais malgré les difficultés, nous savions qu'il fallait filmer là, au plus près de l'histoire. *Tropique de la violence* n'est pas l'histoire de n'importe quelle île, c'est ce territoire-là, spécifiquement, où aucun film de cinéma n'avait été jamais été tourné. Et les habitants

des bangas, les bidonvilles de Mayotte, nous ont aidés à le rendre possible.

Justement, comment avez-vous été perçus par les gens des bidonvilles que l'on voit dans le film ?
On a pu compter notamment sur Papa Mwegne, un musicien et journaliste très apprécié dans la communauté comorienne. Il nous a accompagnés tout du long, de son optimisme indéfectible et sa croyance dans le projet ! Il nous a introduits auprès des habitants des bangas, qui nous ont alors accueillis à bras ouverts. Ce sont des lieux très abandonnés, stigmatisés par la population avoisinante. Les personnes qui y vivent ne sont souvent en contact qu'avec le personnel administratif, médical ou des militaires. Notre équipe de tournage s'est révélée être une présence différente, inhabituelle, et créer du lien a été naturel.

En filmant ceux qui n'ont jamais été filmés, *Tropique de la violence* est-il un film politique ?
L'existence même de ce film est politique. Ce récit ne pointe du doigt personne, ni les puissants, ni les fragiles. Mais il y a une violence sociale immense sur cette île.
Et même si je n'ai jamais eu l'ambition de proposer des solutions pour l'île, j'espère que le film va contribuer à sa manière à vaincre l'indifférence autour de Mayotte et dénoncer la condition des enfants qui sont les premières victimes de la violence qui y règne.

Comment avez-vous constitué cette bande d'enfants et d'adolescents des bidonvilles ?
Ce sont des jeunes de bidonvilles différents. Quand ils se sont rencontrés, ils étaient méfiants. Mais au fur et à mesure, ils se sont rendu compte qu'ils vivaient le même quotidien, qu'ils avaient la même histoire que celle de Moïse. Beaucoup de familles débarquent à Mayotte dans l'espoir d'une vie meilleure, et quand les adultes sont expulsés, les mineurs restent seuls sur l'île, livrés à eux-mêmes.

Vous avez donc travaillé en majorité avec des non professionnels ?
Oui, des jeunes rencontrés dans la rue ou par le biais d'associations, comme la Croix Rouge, Caritas ou encore la MJC de Kani-Keli. Quand j'ai abordé Fazal, qui joue Bruce, il a cru que j'étais policier, mais il a tout de suite été curieux. Le cinéma, la culture, c'est très loin de ces jeunes, car une partie de la jeunesse n'a pas de papiers, et vit en marge de la population.

Comment avez-vous distribué les rôles parmi ces jeunes ?
Nous les avons tous réunis dans l'amphithéâtre d'un lycée un week-end, pour travailler. Avec Elsa Pharaon, la directrice de casting, nous avons choisi de leur projeter *Un prophète* de Jacques Audiard. Ils ne savaient pas que ce genre de film pouvait exister en France. Ensuite, nous avons entamé une session de jeu, comme dans un atelier de théâtre.
Ils devaient dire à la personne en face d'eux ce qu'ils voyaient de l'autre, pour casser les barrières. Ils n'ont absolument pas l'habitude de se dire les choses, et cet exercice a permis de libérer leurs émotions. Ils ont découvert le jeu, se sont liés d'amitié. C'était une belle manière de commencer le film !

On perçoit en effet une forme de solidarité entre ces jeunes.

Dans cette île où tout est un peu extrême, les relations ne peuvent être que très intenses, à l'image de notre expérience de tournage. A la fin, on a ressenti chez les jeunes la peur que tout s'arrête et d'être abandonnés, car la majorité des personnes avec qui ils sont en contact, en particulier les métropolitains, viennent sur l'île pour de courtes missions et repartent à jamais.

Le tournage s'est-il bien passé avec eux ?

Tout était assez instable. Sans l'un d'eux, nous ne pouvions pas tourner. Un lien de confiance s'est installé, mais il a quand même fallu, certains jours, aller les chercher un peu partout dans l'île. Et par exemple, Fazal, qui joue Bruce, a appris à lire et à écrire pendant le tournage, alors qu'il jouait le personnage qui avait le plus de texte.

A contrario, Gilles-Alane, qui joue Moïse, vient lui du quinzième arrondissement de Paris, ce qui était un atout puisqu'il avait le bon décalage face à la réalité de Mayotte. Il a découvert, un peu comme Moïse, les bidonvilles et la bande, et c'était son premier rôle au cinéma. Pour l'occasion, il a appris à nager car il ne s'était jamais baigné dans la mer. Ce film a vraiment été une suite d'aventures et de découvertes à tous les niveaux.

Il y a aussi la question de la langue…

Oui, la question de la langue s'est posée assez vite avec le personnage de Bruce notamment. Entre eux les jeunes parlent le dialecte shimaoré. Quand ils s'adressent à Moïse, ils lui parlent en français parce qu'autrement il ne comprendrait pas. Il fallait que toutes ces subtilités présentes dans le livre soient retranscrites également dans le film.

Tout comme l'histoire de Marie incarnée par Céline Sallette ?

Sur le tournage Céline a tout de suite compris l'île, elle a été touchée par elle. Elle est Marie, au sens « altruiste » du terme. Marie, qui comme beaucoup de gens qui débarquent sur l'île, est tombée amoureuse de cet endroit sauvage du bout du monde, empreint à la fois d'une énorme douceur, et d'une grande violence, d'une pauvreté extrême. Marie, c'est aussi une femme qui n'a pas d'enfants, qui en désire, et qui fait la rencontre d'un bébé abandonné par sa mère qui le prend pour le diable à cause de la couleur de ses yeux. Céline a veillé sur Gilles-Alane qui incarne Moïse, impressionnée par son engagement sans réserve à faire partie de cette bande, lui le métropolitain de 13 ans, fraichement débarqué à Mayotte et dans le monde du cinéma.

Et l'éducateur joué par Dali Benssalah ?

Stéphane arrive à Mayotte avec une expérience d'éducateur en métropole, dans des quartiers sensibles. Quand il débarque sur l'île, il a un mélange d'assurance, de douceur, d'humanité. Il est confiant car ce sont des enfants, un peu turbulents certes, mais il pense les avoir cernés. Pourtant il va vite être dépassé par les événements et faire les frais du désespoir de ces jeunes. Stéphane, un peu comme Marie, va alors se concentrer sur Moïse. Essayer d'aider un enfant, à défaut de pouvoir tous les aider.

Dali s'est énormément attaché à toute la bande de jeunes. Il s'est adressé à eux comme s'il avait des comédiens expérimentés face à lui. Ça a été sa manière, discrète et très humaine de les encourager.

Le film commence par une sensation de submersion, d'étouffement aquatique. Pour quelles raisons démarrer ainsi ?
Avec Benoit Soler, le chef-opérateur, nous voulions travailler l'idée de quelque chose de volontairement abstrait. Que le public ne sache pas dès le départ où l'action se déroule, car c'est une histoire universelle, celle de tous les migrants du monde. C'est aussi pour cela qu'au début on ne distingue aucun visage.
Par la suite, on a aussi choisi de ne pas toujours tout montrer. Les cadres sont serrés, à l'image de ces jeunes sans ligne d'horizon. Voir tout, voir loin, c'est être libre, ce qui n'est pas le cas des jeunes sur l'île.

Peut-on dire que votre film flirte avec le genre, entre fantastique et thriller ?
J'admire beaucoup le travail d'Harold Pinter, son art du huis clos et de la menace qu'il fait naître de situations de la vie quotidienne. Dans mon film, le huis clos, c'est Mayotte, qui ressemble à une prison à ciel ouvert pour ces jeunes qui y errent sans beaucoup de possibilités d'un ailleurs. La tension de la vie quotidienne, c'est de se nourrir et ne pas se faire arrêter. Chaque geste a un enjeu. Le film devient donc un thriller, rythmé par ce compte à rebours pour Moïse de pouvoir survivre. Toute la première partie du film raconte la propulsion de Moïse au milieu de ces personnages en tension,

dont la vie est incertaine.
Le film a aussi été pensé comme une traque, car personne n'arrive à savoir qui est Moïse, même pas lui. Est-il l'espoir ? Est-il le diable ? Comme en pleine mer, il doit tout faire pour ne pas couler. Et bien sûr, la question de l'identité qui traverse Moïse est centrale, car à Mayotte, chacun se demande ce qu'il est : français, mahorais, comorien…

Est-ce pour rester dans le thriller que vous avez choisi de tourner beaucoup de nuit ?
C'est aussi pour coller à une certaine forme de réalité. Les enfants qu'on voit dans le film vivent beaucoup la nuit. Le jour, ils restent plutôt dans les bangas, où ils se sentent protégés des autorités.
C'est aussi la nuit que les migrants accostent sur l'île, car le jour il y a des contrôles permanents.

Comment avez-vous filmé ces nuits ?
Nous avons choisi d'utiliser le plus possible des lumières « naturelles » pour reconstituer au mieux l'obscurité de ces paysages.
Il n'y a quasiment pas d'éclairage public, les seules sources de lumières nocturnes sont les phares des voitures, et le feu des braseros, très nombreux à Mayotte. Cette fumée, ce feu, racontent aussi cette île toujours sur le point de s'embraser. Enfin, il y avait aussi les lumières des téléphones sur lesquelles nous nous sommes beaucoup appuyés.

Comment avez-vous travaillé sur la musique du film ?
Olivier Marguerit a composé une magnifique bande son qui repose essentiellement sur des synthés et des cordes et qui accompagne la trajectoire semée d'embûches de Moïse.
Et il y a bien sûr les raps mahorais que les jeunes composent et chantent. C'est puissant, engagé, et ce sont des chansons que l'on n'entend nulle part ailleurs. Ces raps sont de véritables témoignages musicaux qui ont rythmé le tournage et le film !

Un dernier mot ?
Les premières personnes à qui nous voulons projeter ce film, ce sont les mahorais. Dans un territoire où le cinéma n'existe pas, notre projet fou, c'est de retourner là-bas pour projeter le film dans les bidonvilles, avant de faire une série d'avant-premières dans les lycées et les collèges.

LISTE ARTISTIQUE

Moïse..... **GILLES-ALANE NGALAMOU HIPPOCRATE**
Marie..... **CÉLINE SALLETTE**
Stéphane..... **DALI BENSSALAH**
Bruce ..... **FAZAL BACAR-MOILIM**
La Teigne..... **ONRWA MADI**
Nasse ..... **ELANIQUE ALI**
Chakri ..... **« CHAKRI » MOUSSA CHAMOUENI**
Ouirlax..... **« OUIRLAX » NAWIROU DJANFAR**
Magui ..... **« MAGUI » MADJIDI KAZOUINI**
Kallach ..... **« KALLACH » AMBDOILLOIH LOUTOUFI**

LISTE TECHNIQUE

Produit par **CAROLE LAMBERT**
Scénario, adaptation et dialogues **DELPHINE DE VIGAN** et **MANUEL SCHAPIRA**
D'après le roman de **NATHACHA APPANAH** © Editions Gallimard, 2016
Directeur de la photographie **BENOIT SOLER**
Montage **LILIAN CORBEILLE**
Décors **PAULINE THOMAS**
Costumes **ELISE BOUQUET** et **PAULA DEMARCO**
Son **BENJAMIN CHARIER**
Montage son **CHARLOTTE BUTRAK** et **PIERRE BARIAUD**
Mixage **NIELS BARLETTA**
Musique originale **OLIVIER MARGUERIT** © Editions OHMMusic Rec
Casting **ELSA PHARAON**
1er assistant réalisateur **ILAN COHEN**
Directeur de production **SACHA GUILLAUME-BOURBAULT**
Régisseurs généraux **JÉRÔME BRIAND GOMEZ** et **FRANCE AUPIN**
Directrice de postproduction **PAULINE GILBERT**

Une coproduction **WINDY PRODUCTION** et **FRANCE 2 CINÉMA**
Avec la participation de **CANAL+ CINÉ + C8 FRANCE TÉLÉVISIONS**
Avec la participation du **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE** et du **FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ – AGENCE NATIONALE POUR LA COHÉSION DES TERRITOIRES**
Avec le soutien de **LA RÉGION RÉUNION**
En partenariat avec **LE CNC** et le soutien de **L'ANGOA**
Bénéficiaire d'une aide à la post-production du **DOHA FILM INSTITUTE**
En association avec **LA BANQUE POSTALE IMAGE 14** et **COFINOVA 17**
Distributeur France **TANDEM**
Ventes internationales **MEMENTO FILMS INTERNATIONAL**